

F E R E N C   K A R I N T H Y

É P É P É

*Roman traduit du hongrois  
par Judith et Pierre Karinthy  
et présenté par Emmanuel Carrère*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

Titre original :

*Épépe*

© Éditions Denoël, 1999, 2005.

© Zulma, 2013 ; 2021, pour la présente édition.

Couverture : David Pearson.

Si vous désirez en savoir davantage

sur Zulma ou sur *Épépe*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.

[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Ʒ

En y repensant, ce qui a dû se passer, c'est que dans la cohue de la correspondance, Budaï s'est trompé de sortie, il est probablement monté dans un avion pour une autre destination et les employés de l'aéroport n'ont pas remarqué l'erreur. Après coup il n'a plus été capable de déterminer dans quelle direction il a volé et combien de temps, car dès que les moteurs se sont mis à tourner, il a basculé le dossier de son siège et s'est endormi. Il était complètement épuisé, il s'était à peine reposé durant les jours précédents, il avait énormément travaillé, il devait, entre autres, rédiger une conférence à prononcer au congrès linguistique d'Helsinki où il se rendait. On ne l'a réveillé qu'une seule fois pour lui servir un déjeuner, il s'est rendormi immédiatement après, peut-être pour dix minutes, peut-être pour dix heures ou plus. Il n'avait pas emporté sa montre-bracelet, il avait l'intention d'en acheter une nouvelle, et, au retour chez soi, il faut éviter d'avoir deux montres au passage de la douane ; ainsi il ne peut donc même pas conjecturer la distance qui le sépare de chez lui. C'est seulement plus tard, une fois dans la ville, qu'il remarque qu'il n'est pas arrivé à Helsinki ; mais sur le moment il ignore où il peut être. Les passagers sont transportés en bus de l'aéroport à la ville, la nuit est froide, noire et venteuse, et lui encore abruti de sommeil. L'autobus fait halte à plusieurs reprises, des gens descendent ; Budaï est déjà allé à Helsinki, mais

là il guette vainement quelques monuments connus ou le bord de mer. Ensuite, à un arrêt, tout le monde quitte le bus, le chauffeur lui fait signe. Il se trouve devant un auvent vitré, l'entrée principale d'un hôtel, la foule se presse sur le trottoir, il est vite séparé de ses compagnons de voyage, et percer la masse mouvante, agglomérée, venant de deux directions opposées, lui prend un certain temps. Un colosse en fourrure à casquette galonnée d'or le salue respectueusement et pousse devant lui la porte battante, mais lorsque Budaï lui adresse la parole en finnois, celui-ci ne le comprend manifestement pas et répond dans une langue inconnue, tout en l'invitant à pénétrer dans le hall ; le temps manque, de nouveaux clients se pressent vers l'entrée de l'hôtel.

À l'intérieur, une foule de gens attendant à la réception, il faut faire la queue, et lorsque enfin il parvient face à un concierge grisonnant à uniforme sombre, il est talonné par une famille bruyante arrivée avec de nombreux paquets et valises – père, mère et trois jeunes enfants turbulents et incontrôlables – qui le poussent vers l'avant, le pressent avec une impatience mal dissimulée : tout se passe ensuite très vite, quasiment sans sa participation. Il parle au concierge en finnois, celui-ci ne le comprend pas, alors en anglais, en français, en allemand, en russe, visiblement sans plus de succès : il lui répond dans une autre langue mais c'est Budaï qui ne la connaît pas. Il présente son passeport, le concierge le prend, sans doute pour noter son état civil, et il lui tend une clé de chambre munie d'une boule de cuivre. Un chèque de voyage en dollars est glissé dans le passeport de Budaï, ce sont les indemnités journalières qui lui ont été versées pour son séjour à l'étranger, le concierge le prend aussi, manipule rapidement sa

calculatrice, lit l'écran, remplit un imprimé tamponné, un mandat en monnaie locale qu'il lui tend accompagné d'un discours volubile. Budaï tente de protester, il n'avait pas l'intention de changer son chèque à cet endroit, mais on ne le comprend pas, dans son dos il est de plus en plus poussé par la famille nombreuse impatiente d'accéder au comptoir et par les piailllements des enfants. Le concierge lui désigne le guichet de caisse voisin : jugeant tout effort supplémentaire inutile, il cède sa place et passe au guichet indiqué.

Là aussi, une longue file d'attente. Il se met au bout, ils avancent à une vitesse d'escargot ; il est de plus en plus nerveux, irrité par cette situation idiote, puisque bientôt tout serait à refaire. Le rapide discours du caissier sonne pour lui tout aussi étrangement que les autres, on ne lui laisse pas plus de temps pour s'expliquer, et puis il ne sait plus comment, en quelle langue s'expliquer. Il reçoit une liasse de grands billets de banque fraîchement imprimés et quelques-uns plus petits, chiffonnés, ainsi qu'une poignée de monnaie ; il fourre le tout dans sa poche sans les examiner plus avant. Ce n'est qu'alors qu'il se pose sérieusement la question : mais que s'est-il vraiment passé ? Quelle situation déplaisante et en même temps ridicule ! Helsinki n'a peut-être pas pu accueillir l'avion par suite d'intempéries, il aura été dirigé sur une autre ville ? Dans ce cas on lui aurait certainement rendu ses bagages alors qu'ici il n'a que son petit sac gardé avec lui dans la cabine. Tout bien pesé la seule explication est qu'il s'est trompé d'appareil au moment de la correspondance, ce qui voudrait dire que sa grande valise est arrivée sans lui à Helsinki, destination de son billet, mais, il le remarque alors, il n'a plus son billet non plus, il ne se rappelle plus où et quand on le lui a retiré. Sa

carte d'identité et ses autres papiers, il les a laissés chez lui dans son tiroir, par conséquent, momentanément, il se trouve sans le moindre document, pour l'instant c'est le cadet de ses soucis, tout cela s'éclaircira plus tard, l'essentiel est d'arriver au plus vite à Helsinki. Pour cela, il faut expliquer aux personnes compétentes de quelle façon il a débarqué ici, mais auparavant il doit trouver ces personnes-là, par exemple le chef d'escale de la compagnie aérienne locale ; il ne sait absolument pas où aller les chercher. À la réception la file d'attente est encore plus longue, il n'a aucune envie d'y retourner, de même qu'aux autres guichets, en outre il n'arrive pas à reconnaître où on s'occupe de quoi, et où il pourrait au moins recevoir les orientations, les indications nécessaires. Par endroits sur le long comptoir il y a bien des écriteaux, mais l'écriture, un alphabet inconnu, est tout aussi indéchiffrable que le texte des tableaux et des affiches suspendus, ou les titres des revues ou des illustrés du marchand de journaux. Il n'a d'ailleurs pas le loisir d'examiner plus à fond ces caractères, le tumulte est si grand, les vagues humaines si denses dans le hall : où qu'il veuille planter ses pieds, il est aussitôt pressé et poussé plus loin. Il préfère remettre les choses à faire à plus tard, il prendra les mesures depuis sa chambre, par téléphone.

Sur la boule de la clé reçue à la réception figure le nombre 921, il suppose que sa chambre se trouve au neuvième étage. Il trouve les ascenseurs au bout du hall, seuls trois des huit sont sur le moment en service, avec de nombreux groupes devant chacun d'eux. Budai choisirait bien de monter à pied mais c'est en vain qu'il cherche un escalier des yeux, il ne veut pas quitter sa place de peur d'avoir à revenir en bout de file plus tard. Il passe un bon quart d'heure avant de pouvoir accé-

der à un ascenseur, et avec lui tant d'autres personnes que dans la cabine ils sont comprimés les uns contre les autres. L'ascenseur est manœuvré par une jeune fille grande et blonde en uniforme bleu, elle lance de temps en temps une question aux passagers dans sa langue incompréhensible, probablement pour savoir où ils souhaitent descendre, on s'arrête à presque tous les étages. Mais au fur et à mesure que des gens descendent, d'autres montent, la cabine est littéralement assiégée à chaque étage. Au-dessus de la fille tourne un petit ventilateur mural, pourtant Budai se demande comment elle peut travailler dans cette cabine sans aération, enfermée au milieu de tout ce monde, pendant des heures ou toute la journée. Il chasse aussitôt cette pensée, ce n'est pas son problème, lui il va partir, au mieux aujourd'hui, mais au plus tard demain matin. Avant d'atteindre le neuvième étage il signale son intention de descendre, puis avec beaucoup d'autres il s'extirpe de la cabine; leur place est immédiatement occupée par de nouveaux arrivants. En revanche dans les couloirs, en cherchant sa chambre, il ne croise personne: il part dans plusieurs directions, s'égarant dans toutes, c'est en suivant les chiffres montant ou descendant qu'il voudrait approcher le 921, mais un tournant ou un couloir latéral interrompt chaque fois la file des portes et il ne trouve pas la suite. À deux reprises il se retrouve devant les ascenseurs, avant de tomber enfin sur la bonne porte à l'extrémité d'une branche de couloir éloignée.

La chambre est minuscule mais bien équipée, confortable, meublée d'un lit, d'une armoire et d'un bureau avec téléphone et lampe à abat-jour, une lampe de chevet également sur la table de nuit. Dans la salle d'eau exigüe une douche, un lavabo, eau chaude, eau

froide, W-C, miroirs, serviettes. Les deux pièces agréablement chauffées, sans radiateur apparent, ils doivent être cachés dans le mur. Aux fenêtres, rideaux et jalousies en toile, un autre immeuble similaire, haut et large, fait face à l'hôtel, avec beaucoup de fenêtres éclairées ou obscures. Sur les murs de la chambre, un unique tableau, une peinture à l'huile sous verre : un paysage mièvre, enneigé, deux sapins, des biches sautillant au loin. À côté de la porte sur le mur, un texte imprimé et encadré, peut-être un inventaire ou le règlement, avec la même écriture qu'en bas. Il ne reconnaît pas cet alphabet, il peut tout juste affirmer que ce n'est aucun de ceux qu'il connaît : les caractères ne sont ni latins, ni grecs, ni cyrilliques, ni arabes, ni hébreux, mais pas des idéogrammes japonais, chinois ou arméniens non plus – autrefois, à l'université il les avait un peu étudiés. Curieusement en revanche, au milieu de ces caractères inconnus, des chiffres arabes sautent aux yeux par-ci, par-là. Il repêche l'argent qu'il a reçu contre son chèque, mais les inscriptions ne l'avancent pas davantage, il peut tout juste relever les chiffres sous des paysages ou des portraits banals : dix-huit billets de dix, craquant neufs, quelques-uns de deux et des pièces de valeurs diverses, mais il se sent trop las et l'esprit obscurci pour s'en occuper davantage, et puis très sale après ce long voyage. Il prend son nécessaire de toilette et du même coup il sort du sac la moitié de ses affaires. Par chance, en faisant les bagages avec sa femme ils avaient veillé à ce que sa valise ne pèse pas plus de vingt kilos, ils avaient fourré un maximum d'objets dans ce sac en toile à fermeture à glissière : du linge de rechange, pyjama, pantoufles, trousse de toilette, des chaussures de rechange, un pull-over, deux bouteilles de vin à offrir et ainsi de suite... C'est curieux qu'il



n'ait pas réclamé sa valise en débarquant à l'aéroport, mais il n'en avait pas vraiment eu la possibilité dans la hâte, dans cette cohue endormie, quand les passagers de l'avion avaient été dirigés vers le bus. Il s'est peut-être imaginé que ses bagages le suivaient dans le coffre de l'autobus. Il prend une douche, il se rase devant la glace, il met du linge propre et, comme à son habitude, lave immédiatement son linge sale et l'étale sur la pomme de douche et les robinets. Puis il se met à essayer le téléphone : il n'existe dans la chambre ni annuaire ni rien qui y ressemble, il compose des numéros à l'aveuglette, sans se décourager, jusqu'à accrocher quelqu'un au bout du fil. Il obtient plusieurs réponses, des voix mâles et femelles, mais il a beau poser et répéter ses questions dans toutes les langues qu'il connaît, aller jusqu'à crier le mot *informations*, on lui répond chaque fois de cette même manière incompréhensible sur cette intonation inarticulée, craquelante : ébébé ou pépépé, étyétyé ou quelque chose comme ça ; ses oreilles raffinées et habituées à capter les consonances les plus variées et à distinguer les nuances, n'entendent pourtant cette fois que des grognements et des croisements. Il finit par rabattre le combiné, riant de nervosité, de ne pas pouvoir venir à bout de cette difficulté. Par-dessus le marché, il a faim, il ne sait même plus depuis quand il n'a pas mangé. Il s'habille, ferme sa chambre et part.

À la place de la jeune blonde, c'est une femme plus âgée qui tient les manettes de l'ascenseur, à moins qu'il n'ait emprunté une autre cabine, mais celle-ci est tout aussi chargée. En bas, à la place du concierge en chef, c'est quelqu'un d'autre qui tient la réception, mais la file d'attente n'est pas plus courte. Celui-ci ne comprend pas mieux Budaï et inversement ; il est

inconcevable qu'on emploie dans un grand hôtel comme celui-ci des bons à rien incapables, ne parlant aucune des grandes langues universelles. Une longue méditation n'est cependant pas permise, les gens dans la queue expriment leur mécontentement, des cris et des gestes dans son dos lui interdisent tout abus, le renvoient au bout de la queue du serpent humain : très gêné, il pose sa clé sur le comptoir et cède sa place.

Le hall ne désemplit toujours pas, Budaï est bousculé, comprimé, il doit se frayer un chemin jusqu'au tourniquet de sortie. Le gros portier en fourrure et galon d'or le salue cette fois encore avec respect. Dans la rue la cohue n'a pas diminué non plus, la multitude tanguée, oscille dans tous les sens formant des courants et des tourbillons. Tout le monde est pressé, halète, joue des coudes dans la masse ; une petite vieille, un foulard sur la tête, pétarade à côté de lui en lui donnant un coup de pied dans la cheville et accessoirement quelques coups de coude dans les côtes. Sur la chaussée, les véhicules se suivent de près en essais tout aussi denses, s'agglomèrent et redémarrent sans laisser nulle part une chance aux piétons de traverser, formant constamment des bouchons en un incessant fracas de moteurs et de klaxons : il voit toutes sortes de marques, des voitures et des camions, d'immenses remorques et de gigantesques véhicules de transport, des trolleybus, des autobus, mais il ne peut repérer aucune des fabrications connues de chez lui ou d'ailleurs. Il est manifestement perdu dans l'affluence du soir, et où qu'il tente d'y échapper, partant d'abord à droite, puis à gauche de son hôtel, la cohue est partout la même. Il tourne dans une rue latérale, une masse compacte de peuple y ondoie tout autant sur les trottoirs, comme les véhicules sur la chaussée, il avance à grand-peine.

Il est vrai qu'il ne se hasarderait pas à aller trop loin, au risque de se perdre et de ne pas retrouver l'hôtel ensuite.

Des réclames lumineuses clignotent en hauteur ; la plupart des magasins sont encore ouverts. Ils vendent de tout, avec un large choix dans les vitrines : des vêtements, des chaussures, de la vaisselle, des fleurs, de l'électroménager, des tapis, des meubles, des bicyclettes, des objets en plastique, des cosmétiques, c'est ce qu'il aperçoit à première vue. Les clients sont nombreux partout, on voit des files qui serpentent à l'intérieur, souvent jusqu'à la rue. Les deux épiceries devant lesquelles Budaï est passé sont les plus remplies de monde, même le passage devant elles sur le trottoir est problématique car la densité y dépasse toute mesure, tous ceux qui n'arrivent pas à se fourrer à l'intérieur s'accumulent devant la porte, formant des colonnes compactes : il juge sans espoir de parvenir à y acheter quelque chose. Mais il est de plus en plus torturé par la faim, ainsi la découverte un peu plus loin d'un restaurant, des tables mises derrière de grandes vitrines, des consommateurs attablés et des serveurs en veston blanc, le remplit d'aise. Hélas, une longue attente y est aussi de rigueur, on laisse entrer les clients au compte-gouttes au fur et à mesure que d'autres sortent, ce qui n'est pas fréquent. Il a tout le temps pour observer les gens qui font la queue avec lui. Des Blancs et des gens de couleur ; devant lui deux jeunes Nègres noir de suie à cheveux lisses, plus loin, une femme jaune, les yeux bridés, avec sa petite fille, quelques hommes grands de type germanique, un gros de type méditerranéen, le visage luisant de sueur en manteau à poil de chameau, des Malais basanés, des Arabes ou des Sémites, une blonde à taches de rousseur en pull bleu avec une

raquette de tennis : il serait difficile de trouver une race ou une ethnïe majoritaire, tout au moins là, devant ce restaurant.

Après une bonne quarantaine de minutes de piétinements, il peut enfin y pénétrer ; il remet son pardessus au vestiaire contre un numéro. Toutes les tables sont prises, il doit longtemps chercher pour découvrir une place libre à l'autre bout de la salle. C'est en anglais qu'il demande la permission de s'asseoir, mais apparemment personne ne le comprend, ils lèvent une seconde le nez de leur assiette, jettent un regard vide et neutre puis continuent de manger : évidemment, tout le monde est pressé. Un nouveau quart d'heure passe avant que le garçon n'apparaisse, il ne peut, il est vrai, guère faire mieux, il est appelé, harcelé de toutes parts. Il dégage la table devant Budai, ramasse la vaisselle sale, lui place un couvert propre et lui remet le menu ; malheureusement il ne peut en lire une seule lettre. Il se met à l'expliquer au vieux serveur, mais celui-ci hausse les épaules, bredouille quelque chose et entre-temps est appelé ailleurs ; Budai s'adresse alors à ses compagnons de table. Il leur parle dans six à huit langues sans aucun résultat, ils ne montrent aucun signe de compréhension, d'ailleurs ils ne l'écoutent pas vraiment. Il est de plus en plus énervé, son estomac tremble de faim et d'excitation, sur la table il ne voit même pas de pain. Le garçon ne repasse qu'une vingtaine de minutes plus tard, pour poser une portion de poulet rôti richement garnie, devant son voisin, mais Budai a beau montrer par gestes qu'il voudrait manger et qu'on peut lui apporter la même chose, l'autre repart et impossible de savoir s'il a pris la commande ou non. Pendant ce temps une partie des consommateurs se sont renouvelés, le garçon réapparaît à l'autre bout de

la table avec de nouveaux plats et des assiettes propres, il encaisse aussi des additions ; il ne se soucie pas le moins du monde de Budaï et passe à une autre table. Budaï fait tant de psst et tant de gestes qu'il finit par revenir, mais il crachote quelque chose avec des moulinets, irrité et indigné : impossible de déchiffrer s'il demande un peu de patience ou s'il signifie qu'il ne s'occupe plus de lui. Budaï a du mal à se retenir, il gigote, déconcerté, faut-il encore attendre, ou que faire ? Lorsque le garçon revient mais ne le sert toujours pas, Budaï donne un grand coup de poing sur la table, renverse sa chaise et déguerpit, exaspéré. Cette fois il doit faire la queue pour récupérer son manteau, dans sa fureur il en arrive presque à agresser les clients. Il paye le vestiaire avec une petite pièce : le vieux monsieur doit être satisfait, car il murmure une sorte de merci.

Oui, mais avec ça il n'a toujours pas mangé, il lui est devenu impossible de penser à autre chose. En faisant des pieds et des mains dans le tohu-bohu incessant de la rue, au prix de longues recherches et de quelques nouveaux coups, un véritable corps à corps, au moins huit cents mètres plus loin, il déniche enfin un local pouvant rappeler un buffet public. Là aussi bien sûr une foule innombrable fourmille et piétine, en attendant on ne sait qui ni quoi ; il se met au hasard au bout d'une file. Ils n'avancent pas vite, il ne découvre donc que plus tard que ce serpent humain se dirige vers une caisse, où chacun obtient un ticket selon sa commande, la queue se poursuit ensuite à travers la vaste salle jusqu'au comptoir à l'autre bout où la nourriture est délivrée. Arrivé à son tour devant une caissière en blouse bleue, il se trouble sous son regard interrogatif, sa gorge est incapable d'émettre la moindre parole,

aurait-il dit quelque chose, il n'aurait pas été compris. La caissière, dans son langage, l'invite à passer commande, il bégaye quelque chose en espagnol, allez savoir pourquoi. Mais déjà les gens commencent à rouspéter dans son dos, il ralentit l'avancement, ils font tinter leur monnaie préparée, lui grimpent quasiment sur les talons : soudain il se retrouve au-delà de la caisse sans avoir acheté un ticket. La caissière en blouse bleue traite déjà avec le suivant et celui d'après, qui eux sont suivis par tant de monde qu'il lui serait impossible de réintégrer la queue, on ne l'admettrait pas, sinon tout au bout. Prendre la suite de la queue paraît absurde puisque sans ticket on ne le servira pas, mais il n'a pas d'autre choix, il est poussé par l'inertie. Il se laisse traîner jusqu'au comptoir. Là tout le monde présente au personnel en toque blanche le petit bout de papier obtenu à la caisse, et peut emporter les plats désirés, nourriture et boisson, lui seul gesticule, les mains vides, essaye vainement d'expliquer son cas. Mais à défaut de ticket on ne l'écoute même pas, sous son nez ou par-dessus sa tête il voit défiler rôtis et pâtisseries : alors il se met à trépigner, il bat l'air de ses poings, sans obtenir la moindre garantie de mieux réussir s'il reprend la lutte dans une autre file à partir du début.

Il se traîne jusqu'à la rue comme un chien battu, honteux, abandonnant tout espoir de dîner ce jour-là ; alors au carrefour il aperçoit une marchande de marrons grillés, trois ou quatre personnes seulement patientent autour du poêle de fonte incandescent. Son tour arrive trente secondes plus tard, mais tout linguiste qu'il est et lui qui parle tant bien que mal deux douzaines de langues, c'est par gestes qu'il doit s'expliquer, avec ses mains et ses dix doigts, à la manière des sourds-muets. Il achète tous les marrons, environ

une quarantaine, il n'en a jamais vu tant. Il paye avec un billet de petite taille, la marchande lui rend un peu de monnaie. Il les avale aussitôt, en marchant, goulûment, se brûlant les lèvres, et pendant qu'il mange une poussée de tendresse le prend, il a tant pitié de lui-même, pauvre homme perdu dans cette ville étrange. Partir d'ici, c'est son unique pensée, rentrer à l'hôtel, prendre ses bagages et partir d'ici, à l'instant, en avion, en train ou n'importe comment, sans rester davantage, un jour de plus, une heure de plus.

À l'entrée de l'hôtel, le portier pousse une fois de plus la porte battante devant lui, mais à la réception il voit encore quelqu'un d'autre. Après avoir attendu son tour dans la queue interminable, Budaï ne parvient pas à communiquer avec celui-ci non plus, il désigne en vain sa clé suspendue parmi les autres, le concierge secoue seulement la tête, blasé. Il prend un bout de papier, il écrit son numéro de chambre, il reçoit la clé 921. Dans l'ascenseur il retrouve la grande et blonde liftière en uniforme bleu ; il lui fait un signe de la tête, mais elle le regarde sans le voir, passive et distraite, puis la cabine se remplit, il ne peut la revoir que pour une seconde au moment de sortir.

Dans sa chambre il se découvre sur le corps des hématomes et des égratignures, les traces des bousculades incessantes dans les rues ; et puis il se sent passablement fatigué. Il prend conscience avec frayeur qu'il n'a avancé en rien, et puis encore ceci : d'où il est parti et où il allait, ni chez lui, ni à Helsinki, probablement personne ne se doute de ce qui lui est arrivé. Mais le plus étonnant est que lui-même n'y voit absolument pas plus clair ; en ce moment il ne voit toujours pas comment poursuivre son voyage, il n'en a pas la moindre idée : où aller, à qui s'adresser, quelle mesure

prendre? Il se sent envahi de sinistres présages, d'obs-curs scrupules, a-t-il négligé quelque chose, manqué de faire le nécessaire, sans bien savoir quoi. Dans sa nervosité il s'acharne de nouveau sur le téléphone, le malmène, compose une quantité de numéros: il doit faire nuit, les sonneries passent, mais il n'obtient que peu de réponses, des voix ivres de sommeil, toujours dans cette même langue particulière, étrange, insaisissable, ce toussotement quasi inarticulé.

Par son métier, il a un sens linguistique particulièrement aiguisé: sa spécialité proprement dite c'est l'étymologie, l'étude de l'origine des mots. Dans le cadre de son travail il aborde les langues les plus diverses: parmi les langues finno-ougriennes, le hongrois et le finnois bien sûr, mais aussi quelque peu le vogoul et l'ostiaque, et puis le turc, un peu l'arabe et le perse ainsi que le slavons, le russe, le tchèque, le slovaque, le polonais et le serbo-croate. Mais ce langage que l'on parle ici n'en rappelle aucune, pas plus le sanscrit, l'hindi, le grec ancien ou moderne, mais il ne peut pas non plus être germanique; de plus il se débrouille en allemand, en anglais et éventuellement en hollandais. Il connaît par ailleurs le latin, le français, l'italien et l'espagnol, il a ramassé un peu de portugais, de roumain et de romanche et il a même quelques vagues notions en hébreu, arménien, chinois et japonais. Bien entendu, dans la plupart de ces langues il ne sait que lire approximativement, il y était parfois contraint en enquêtant sur l'histoire d'un mot ou d'un autre, mais suffisamment pourtant pour juger que la langue utilisée dans ce pays n'a rien de commun avec les langues énumérées, et trouver son appartenance à un groupe linguistique uniquement comme cela, à l'oreille, il s'en sent bien incapable, alors qu'il n'entend que des édédé,



dyadyadyady, ou quelque chose comme ça. Il décroche le texte imprimé et encadré, suspendu près de la porte, et se met à l'observer attentivement une fois de plus, à la lumière de sa lampe de bureau. Il ne va pas loin cette fois non plus, il n'a jamais vu ce genre de signes, qu'il s'y prenne depuis la gauche ou la droite. Il ne peut même pas déterminer s'il s'agit d'une écriture alphabétique, comme les langues européennes, d'une écriture syllabique comme le japonais par exemple, ou d'une écriture idéographique comme le chinois, ou encore d'une écriture n'utilisant que des consonnes à la manière du sémitique et de l'araméen anciens ; une nouvelle fois pourtant, il est frappé par les chiffres arabes qui apparaissent dans le texte. Mais là, il est à tel point épuisé que son cerveau ne répond plus, il préfère remettre la clarification de tout cela au lendemain ; il se déshabille et se couche.

Avant de s'endormir il avait l'habitude de lire une demi-heure au lit. Il se rend compte qu'il n'a pas de lecture : ses livres, ses notes, son intervention au congrès, tout avait pris place dans sa grande valise. Il se relève, vide une nouvelle fois son sac de voyage, sans résultat ; il s'en veut de n'avoir pas au moins pris des journaux ou des illustrés dans l'avion. Il se retourne dans son lit sans que vienne le sommeil, un peu plus tard il débouche une des bouteilles de vin rouge de son sac. Avec la lame de son canif il essaye d'extraire le bouchon, mais il l'émiette, finalement il réussit à l'enfoncer dans le goulot. Comme il n'a plus de quoi reboucher la bouteille, il finit par tout avaler, avant de sombrer inconscient dans un sommeil brumeux.